

# STOÏCISME ET CHRISTIANISME DANS LES LETTRES DE CONSOLATION DE PÉTRARQUE

Laure Hermand-Schebat

Dans l'Antiquité, la consolation – en particulier la consolation faisant suite à un deuil – n'est pas un genre spécifiquement stoïcien : nous savons par Cicéron et Diogène Laërce que le philosophe académicien Crantor adressa une consolation à Hippoclès sur la perte de ses enfants, œuvre parfois appelée « Sur le chagrin » (*De luctu*)<sup>1</sup>. C'est d'ailleurs ce texte que Cicéron prit comme modèle de la consolation qu'il écrivit pour lui-même après la mort de sa fille Tullia<sup>2</sup>. Mais après la perte du texte cicéronien, le modèle de la consolation antique en langue latine demeura Sénèque, philosophe stoïcien auteur de trois œuvres, adressées respectivement à Marcia, à Helvia et à Polybe, et de lettres de consolation intégrées au recueil des *Lettres à Lucilius* (en particulier les lettres 63, 93 et 99). Empruntant aux consolations sénéquiennes leurs *exempla* et leurs lieux communs, Pétrarque s'inscrit dans la continuité de la consolation philosophique antique. En outre, ses lettres

---

<sup>1</sup> Cicéron, *Tusc.*, I, 115 (*Tusculanes*, éd. G. Fohlen, trad. J. Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1931, vol. I, p. 70) : « *Simile quiddam est in Consolatione Crantoris : ait enim Terinaeum quendam Elysium, cum graviter filii mortem maereret, venisse in psychomantium quaerentem, quae fuisset tantae calamitatis causa* » (« Il y a un trait analogue dans la *Consolation* de Crantor. Il dit en effet qu'un certain Elysium de Terina, ressentant un profond chagrin de la mort de son fils, se rendit dans un lieu où l'on évoquait les ombres, pour demander ce qui lui avait attiré si dure épreuve »); *Ac.*, I, 135 : « *Legimus omnes Crantoris veteris Academici de luctu; est enim non magnus verum aureolus et ut Tuberoni Panaetius praecipit ad verbum ediscendus libellus* » (« Nous avons tous lu le livre *Sur le deuil*, de Crantor, philosophe de l'Ancienne Académie; c'est en effet un petit ouvrage, bref mais qui vaut de l'or et, comme le recommande Panétius à Tubéron, à apprendre par cœur mot pour mot »). Voir aussi Diogène Laërce, IV, 27. À ce sujet, voir G. O. Hutchinson, *Cicero's Correspondence : A Literary Study*, Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 49.

<sup>2</sup> Cicéron, *Phil. frg.*, IX 7 (*Consolatio*, fragment 7) : « *Crantorem sequor* » (« Je prends Crantor pour modèle »). Sur ce texte perdu de Cicéron, voir K. Kumaniecki, « À propos de la *Consolatio* perdue de Cicéron », *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines d'Aix-en-Provence*, 46, 1969, p. 369-402.

de consolation (*Familiares* VIII 1 et XIII 1; *Seniles* X 4 et XI 14)<sup>1</sup> sont parsemées d'arguments stoïciens provenant non seulement de Sénèque, mais aussi de la thérapie du désir et des passions développée par Cicéron dans les *Tusculanes*, ouvrage tissé d'emprunts au stoïcisme de Chrysippe. Dans la troisième *Tusculane*, l'Arpinate aborde en effet le genre consolatoire quand il traite de la question du chagrin (*aegritudo*) qui est la pire des passions<sup>2</sup> et dont la douleur de perdre un être cher est la forme la plus redoutable<sup>3</sup>.

Par l'insertion d'arguments, et d'exemples spécifiquement chrétiens, par l'introduction de citations bibliques et patristiques, Pétrarque s'inscrit également dans une autre tradition, celle de la consolation chrétienne, représentée à la fin de l'Antiquité par Jérôme, Ambroise et Augustin, tradition qui perdure tout au long du Moyen Âge et qui, tout en reprenant quelques éléments aux consolations antiques, vise à démontrer l'inanité des consolations païennes devant la force des arguments chrétiens. Le genre littéraire et philosophique de la consolation permet donc d'interroger les rapports entre stoïcisme et christianisme, questionnement que nous élargirons avec l'étude du *Secretum*, dialogue imaginaire entre Augustin et Pétrarque dont la rédaction fut achevée à Fontaine-de-Vaucluse au début des années 1350. Pour guérir le poète de son *acedia*, le saint y développe des arguments stoïciens (force de la volonté, idéal de l'*apatheia*, possibilité d'extirper les passions de l'âme humaine), ce qui n'est pas un des moindres paradoxes de ce dialogue. Plutôt que d'y voir une ignorance ou une maladresse de la part d'un écrivain qui connaît parfaitement la doctrine augustinienne de la grâce, il faudra s'interroger sur les rapports qu'entretiennent dans la philosophie pétrarquienne l'autonomie morale de l'individu et la conception

<sup>1</sup> Les *Familiares* sont citées d'après l'édition nationale (Francesco Petrarca, *Le Familiari (Rerum familiarium libri)*, éd. V. Rossi et U. Bosco, Florence, Sansoni, 1933-1942, 4 vol.) et accompagnées de ma traduction ; leur référence est indiquée entre parenthèses (*Fam.*, volume, page). Les *Seniles* sont citées d'après une édition française récente (Pétrarque, *Lettres de la vieillesse VIII-XI*, éd. E. Nota et U. Dotti, trad. C. Laurens, Paris, Les Belles Lettres, 2004) ; leur référence est indiquée entre parenthèses (*Sen.*, volume, page). Signalons tous les volumes parus de cette édition française en cours de la correspondance de Pétrarque (sont déjà disponibles deux autres volumes pour les *Seniles* et quatre pour les *Familiares*) : *Lettres de la vieillesse I-III*, éd. E. Nota et U. Dotti, trad. F. Castelli, F. Fabre et A. de Rosny, Paris, Les Belles Lettres, 2002 ; *Lettres de la vieillesse IV-VII*, éd. E. Nota et U. Dotti, trad. F. Castelli, F. Fabre, A. de Rosny et L. Schebat, Paris, Les Belles Lettres, 2003 ; *Lettres familières I-III, IV-VII, VIII-XI et XII-XV*, éd. U. Dotti, trad. A. Longpré, Paris, Les Belles Lettres, 2002-2004.

<sup>2</sup> Cicéron, *Tusc.*, IV, 82 (vol. II, p. 98) : « {...} *aegritudinis, qua nullum homini malum maius est* » (« [...] le chagrin, qui est bien pour l'humanité le plus grand des maux »).

<sup>3</sup> *Ibid.*, III, 68 (vol. II, p. 40-41) : « {...} *quod idem adfingimus huic aegritudini, in qua luctus inest, quae omnium maxuma est* » (« Nous raisonnons de la sorte lorsqu'il s'agit de la forme de chagrin la plus redoutable, celle qui comporte le deuil »).

chrétienne du salut par la grâce. Nous pourrions ainsi mettre en lumière la position vis-à-vis des écoles philosophiques antiques d'un humaniste qui revendique sans cesse son identité chrétienne sans renier l'héritage culturel païen.

### Motifs stoïciens et motifs chrétiens dans les lettres de consolation

La *Familiaris* VIII 1, adressée à Stefano Colonna et datée du 8 septembre 1348, deux mois après la mort de son fils le cardinal Giovanni Colonna, est d'inspiration essentiellement sénèqueenne<sup>1</sup>. Pétrarque y fait l'éloge de l'âme du sage qui, fortifiée par la méditation (*iugi meditatione, meditatio*), résiste aux assauts de la fortune et demeure inaccessible à la passion qu'est le chagrin :

*Nichil metuit armatus et iugi meditatione preparatus animus; improvidum et sibi leta omnia promittentem quelibet adversa deiciunt*<sup>2</sup>.

*Que cum ita sint, non debet intolerabile damnum esse, quod tanto ante previsum est; armat enim meditatio animum. Quid pateris quod te non passurum scires? Nemo plorat filium se genuisse mortalem, nisi sit idem amens et proprie mortalitatis oblitus*<sup>3</sup>.

Le rappel de la condition mortelle de l'humanité (*mortalem, mortalitatis*) est un *topos* de la consolation largement utilisé et développé par Sénèque<sup>4</sup>. En outre, l'appel à la maîtrise de soi et l'exhortation à se préparer aux assauts de la fortune parcouraient déjà les premiers chapitres de la *Consolation à Marcia*<sup>5</sup>. Pétrarque ne cesse de rappeler à son destinataire que le seul bien désirable est de se posséder soi-même et qu'il est l'apanage du petit nombre :

<sup>1</sup> Voir M. Spanneut, *Permanence du stoïcisme. De Zénon à Malraux*, Gembloux, Duculot, 1973, p. 200.

<sup>2</sup> Pétrarque, *Fam.*, VIII 1, 10 (vol. II, p. 149) : « Une âme armée et aguerrie par une méditation incessante ne craint rien; n'importe quel malheur abat une âme insouciant qui n'envisage que le bonheur. »

<sup>3</sup> *Ibid.*, VIII 1, 31 (vol. II, p. 154-155) : « Vu la situation, la perte que tu as subie ne doit pas être intolérable puisque tu l'as prévue bien avant qu'elle n'arrive; en effet, la méditation aguerrit l'âme. Qu'endures-tu que tu n'aies su devoir endurer? Personne ne déplore d'avoir engendré un fils mortel, à moins d'être fou et d'avoir oublié sa propre nature mortelle. »

<sup>4</sup> Voir par exemple *Ad Lucil.*, 63, 15; 99, 8; *Ad Marc.*, XI, 1-5.

<sup>5</sup> Les chapitres V et VI appellent à l'égalité d'âme face aux coups du sort : Sénèque, *Ad Marc.*, V, 6 (in *Dialogues*, t. III : *Consolations*, éd. et trad. R. Waltz, Paris, Les Belles Lettres, 1923, p. 20) : « *Nulla re maior invidia fortunae fit quam aequo animo* » ; *ibid.*, VI, 3 : « *Quare regamur, nec nos ista vis transversos auferat!* » (« Rien ne dépote autant la fortune qu'une âme qui ne se trouble pas. ») Le chapitre IX (*ibid.*, IX, 5, p. 23) insiste davantage sur la nécessité d'une préparation préalable de l'âme par la prévision de ce qui peut survenir : « *Error decipit hic, effeminat, dum patimur quae numquam pati nos posse prouidimus. Aufert uim praesentibus malis qui futura prospexit.* » (« Voilà de quelle aberration nous sommes dupes et pourquoi nous manquons de vigueur quand des revers que nous n'avions jamais prévus nous assaillent. On ôte aux maux présents leur force quand on les a vus venir de loin. »)

*Se ipsum habere paucis contigit*<sup>1</sup>.

*Contra autem, quid desperes ? de tot filiis nullum babes ; si babes te ipsum, satis est : nulle divitie maiores, nulla clarior possessio quam in potestate animum habere*<sup>2</sup>.

L'ensemble de la lettre est d'ailleurs fortement marqué par le stoïcisme ; si l'on omet une ou deux discrètes citations bibliques, « elle pourrait tout aussi bien avoir été écrite par un stoïcien pour un stoïcien<sup>3</sup> ». Pétrarque, à l'instar de Sénèque, dénie toute valeur aux biens qui proviennent de la fortune<sup>4</sup> ; l'unique bien est la vertu<sup>5</sup>. La constance de l'âme est seule capable de produire le vrai bonheur puisqu'il n'y a qu'elle qui puisse nous ôter la crainte des revers de fortune ; l'humaniste conclut ainsi sa lettre à Stefano Colonna :

*Monstro tibi felicitatem contrariam prime : bonis tuis esse contentum ; scire, quibus ornatus videbaris, tua non fuisse, discussis demum erroribus, veras opiniones assecutum, licet sero ; ante omnia formidatum gentibus fortune imperium non timere*<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Pétrarque, *Fam.*, VIII 1, 19 (vol. II, p. 151-152) : « Se posséder soi-même n'est donné qu'à un petit nombre. »

<sup>2</sup> *Ibid.*, VIII 1, 18 (vol. II, p. 151) : « Au contraire, pourquoi désespérer ? Aucun de tes nombreux fils n'est ta possession ; te posséder toi-même est suffisant : nulle richesse plus grande, nul bien plus éclatant que de maîtriser son âme. »

<sup>3</sup> Voir Pétrarque, *Perdre un être cher (Consolations à Guy de Boulogne, Stéphane de Colonna l'Ancien, Donato Albanzani)*, introd. et trad. R. Lenoir, Rezé, Séquences, 2003, « Introduction », p. 17 : « Aucune étrangeté de cette consolation : aucune citation biblique, aucun appel à la miséricorde divine, aucune exhortation à la prière ou à la piété. Cette consolation tranche sur les autres exercices de ce genre, sur toutes celles qui ont été écrites par Pétrarque ; elle pourrait tout aussi bien avoir été écrite par un stoïcien pour un stoïcien et s'intituler *De la constance du sage*. » Il faut toutefois nuancer l'absence de citation biblique et de référence chrétienne. Au paragraphe 4 de la lettre, à l'occasion de la comparaison de Stefano Colonna avec Metellus, Pétrarque rappelle la prééminence de la religion chrétienne, et à la fin de la lettre il introduit une discrète citation du Livre de Job.

<sup>4</sup> Ce thème vient de Sénèque, *Ad Marc.* X, 2 (*Dialogues*, t. III, éd. citée, p. 23-24) : « *Itaque non est quod nos suspiciamus, tamquam inter nostra positi : mutua accepimus. Vnus fructusque noster est, cuius tempus ille arbiter muneris sui temperat* » (« Ainsi, ne nous en faisons pas accroire : ce qui nous entoure ne nous appartient pas ; nous n'en sommes que dépositaires. Nous en avons l'usage et la jouissance pour un temps dont le possesseur, maître de ses libéralités, limite la durée comme il lui plaît ») ; voir aussi *ibid.*, X, 3 (p. 24) : « *Saepe admonendus est animus omnia amet ut recessura, immo tamquam recedentia : quicquid a fortuna datum est tamquam exemptum auctore possideas* » (« Habitons-nous à l'idée que les objets auxquels notre cœur s'attache sont appelés à nous quitter, mieux encore qu'ils nous quittent déjà : songeons que la possession des biens que nous tenons de la fortune ne nous est garantie par rien »).

<sup>5</sup> Voir Pétrarque, *Fam.*, XI 3, 10 (vol. II, p. 328). Nous citons et analysons ce passage dans la troisième partie de cet article, *infra*, p. 28 sq.

<sup>6</sup> *Ibid.*, VIII 1, 37 (vol. II, p. 156) : « Voilà que je te révèle un bonheur opposé à celui que tu as connu auparavant : te contenter de tes biens, savoir que ce qui à tes yeux faisait ta gloire n'était pas à toi, après avoir enfin dissipé tes erreurs, adhérer à des opinions vraies, même tard, et surtout ne pas craindre le pouvoir de la Fortune qui fait trembler les peuples. »

Les autres lettres, quoique moins marquées par la philosophie du Portique, recourent ponctuellement à des arguments stoïciens. Le thème du *naturam sequi* est sous-jacent quand Pétrarque, dans la *Familiaris XIII 1* adressée à Gui de Boulogne, exhorte son destinataire à ne pas se lamenter sur la mort de sa mère, puisque survivre à ses parents est conforme à l'ordre de la nature (*nature ordinem, nature lege, rectum ordinem natura*) :

*Noli igitur inconsolabiliter illam flere, ne nature ordinem accusare videaris; ita necesse fuit ut vel illa tibi vel tu illis superviveres; hoc ultimum illa optaverat, hoc nature lege dignum erat, hoc accidit. Solare animum, vir magnanime, nec evenisse doleas cuius contrarium inenarrabili illam mestitia confecisset. Utinam tam bene servet in reliquis rectum ordinem natura, ut servavit in vobis<sup>1</sup>.*

De même, dans la *Senilis XI 14*, l'idée que ceux qui meurent ne font que nous précéder et que par conséquent nous ne les perdons pas, provient de Sénèque, de même que l'emploi du verbe *praemittere* (avec un jeu de mots chez Pétrarque entre *amittere* et *praemittere*)<sup>2</sup> :

*Ipsam, inquam, non amisimus sed praemisimus qui nobis ad caelum suis precibus viam pandat, nos ibi alacer ac iocundus exspectet<sup>3</sup>.*

Les lettres de consolation du Florentin puisent donc bon nombre d'arguments dans le fonds stoïcien que Pétrarque connaît par l'intermédiaire de Sénèque<sup>4</sup>. C'est à ce dernier aussi que sont empruntés les exemples<sup>5</sup> qu'il présente à ses destinataires.

<sup>1</sup> *Ibid.*, XIII 1, 10-11 (vol. III, p. 55) : « Ne verse pas sur elle des larmes inconsolables afin de ne pas donner l'impression d'accuser l'ordre de la nature ; il était inéluctable qu'elle te survive ou que tu lui survives ; cette dernière hypothèse était plus conforme à ses vœux, plus conforme aux lois de la nature, et c'est ce qui est arrivé. Console ton âme, homme magnanime, et ne te désole pas que la situation contraire ne soit pas arrivée, elle l'aurait accablée d'une tristesse ineffable. Puisse la nature garder pour les autres un si bon ordre comme elle l'a fait pour vous. »

<sup>2</sup> Pour l'emploi du verbe *praemittere* dans un contexte consolatoire, voir Sénèque, *Ad Lucil.*, 63, 16 ; *ibid.*, 99, 7 ; *Ad Marc.*, XIX, 1. La même idée est aussi développée chez Sénèque par le terme *antecedere* (*Ad Polyb.*, IX, 9).

<sup>3</sup> Pétrarque, *Sen.*, XI 14, 2 (vol. III, p. 380-381) : « Lui-même, dis-je, nous ne l'avons pas perdu mais envoyé en éclaireur pour qu'il nous ouvre par ses prières la route vers le ciel et nous y attende dans l'allégresse et dans la joie. »

<sup>4</sup> Le stoïcisme, centré sur le thème des rapports entre la vertu et la fortune, est d'ailleurs au cœur du vaste traité pétrarquien *De remediis utriusque fortune*, inspiré du *De remediis fortuitorum* sénéquien. Voir K. Heitmann, *Fortuna und Virtus. Eine Studie zu Petrarca's Lebensweisheit*, Cologne-Graz, Böhlau Verlag, 1958.

<sup>5</sup> Sur l'efficacité rhétorique des exemples dans le genre de la consolation, voir Cicéron, *Tusc.*, IV, 63 (vol. II, p. 88) : « *Est autem utilis ad persuadendum ea quae acciderint ferri et posse et oportere enumeratio eorum qui tulerunt* » (« D'autre part, pour déterminer la conviction qu'il est possible et aussi qu'il est avantageux de supporter les malheurs, il est bon de passer en revue ceux qui les supportèrent »).